

**TRIENNALE BANLIEUE!**

**LÀ OÙ SE PRÉPARE  
LE FUTUR**

**2018**

Triennale Banlieue !

# triennale banlieue!

Événement d'art actuel à la  
Maison des arts de Laval

Présenté par la Salle Alfred-Pellan  
du 29 juillet au 4 novembre 2018

# Table des matières

Introduction	8
Jasmine Colizza	11
Julie Alary Lavallée	12
Nicole Thibault	13
Vision des artistes	17
Dialogues	52
<i>Enfabulation</i>	63
Biographie des commissaires	72
Crédits	74





## TRIENNALE BANLIEUE!

### LÀ OÙ SE PRÉPARE LE FUTUR

*Banlieue ! Là où se prépare le futur* brosse un portrait, particulièrement social, illustrant une multiplicité de perspectives critiques et poétiques sur les réalités migratoires et identitaires liées aux banlieues et à la distance qu'elles appellent à parcourir. Nées jadis afin d'accueillir les travailleurs des villes centrales, les banlieues, animées de désirs et de contradictions, deviennent des lieux de tous les possibles, à la fois porteurs d'utopies et de dystopies.

L'édition 2018 de la *Triennale Banlieue !* réunit dix-sept artistes canadiens d'horizons divers, incluant un duo et deux collectifs. Dix œuvres ont spécialement été créées pour l'événement alors que les autres se réactivent dans une conversation polyphonique. L'espace d'exposition s'est précisément construit dans une idée d'échanges, faisant dialoguer une pluralité de contextes de création et de milieux de vie. Sous la thématique transversale de la mobilité, les œuvres abordent l'occupation tentaculaire du territoire, l'instabilité de l'économie industrielle, les influences culturelles outrepassant les frontières nationales ainsi que certaines préoccupations générationnelles et politiques. Collectivement, elles expriment cette quête d'un avenir meilleur et racontent les défis inhérents à la migration et au déplacement. Les œuvres, tout comme les témoignages écrits, interprétés et issus d'un volet théâtral, révèlent des récits intimes ancrés dans la circulation et la relocalisation.

Julie Alary Lavallée, Jasmine Colizza, Nicole Thibault  
Commissaires



## L'appel du territoire: les lieux d'art décentralisés

En 2015, *Banlieue!* avait été pensé pour être un événement unique, revendicateur et rassembleur autour du statut de banlieusard. Aujourd'hui, présentée sous une forme triennale, *Banlieue!* devient un espace de réflexion multiforme qui, nous l'espérons, se déploiera et grandira à chaque édition.

L'avènement d'une triennale d'art actuel à Laval s'inscrit dans un mouvement large d'affranchissement des villes hors centre. L'aménagement urbain des banlieues est, depuis plusieurs années, revu et étudié dans une optique d'autonomisation par rapport aux villes dont elles n'étaient au départ qu'un prolongement résidentiel. Cette émancipation passe également par la décentralisation des lieux de diffusion artistique. Ce faisant, les municipalités suburbaines deviennent indispensables dans la démocratisation de la culture et, plus particulièrement ici, de l'art contemporain. Bénéficiant du facteur de proximité avec leur public, ces diffuseurs périurbains s'ancrent dans les spécificités du contexte de leur situation géographique et démographique. L'identité du territoire et l'importance d'une cohésion citoyenne transparaissent dans leurs programmations.

Lorsque la Salle Alfred-Pellan, l'unique centre d'exposition municipal de Laval, présente une triennale en art actuel au titre de « Banlieue! », cette dernière s'insère automatiquement dans le contexte spécifique d'un milieu de vie en transformation. L'événement, à l'instar de l'espace qu'il occupe, ne peut alors qu'être inclusif des particularités et de la diversité de son environnement : une île où nature et urbanité s'entremêlent, des quartiers résidentiels bien circonscrits, des champs agricoles, des espaces d'affaires et de commerce, une terre d'accueil pour les nouveaux arrivants...

Cette année, avec la thématique de la mobilité tant physique que psychologique et temporelle abordée dans l'édition « Là où se prépare le futur », les œuvres nous sensibilisent aux défis liés au déplacement, à la migration et à l'étalement urbain dans une perspective parfois heureuse, parfois préoccupante. Elles nous font également réfléchir à ceux de la diffusion de l'art en région suburbaine. Incidemment, la triennale reflète plusieurs des enjeux de la Salle Alfred-Pellan : son engagement en art actuel, sa direction artistique intégrant l'interdisciplinarité, son positionnement suburbain et national ainsi que l'accompagnement de ses publics.

En embrassant le caractère distinctif de la banlieue, la Salle Alfred-Pellan et la triennale choisissent l'inclusion et la conversation entre les artistes, le territoire et ses citoyens.

Jasmine Colizza



## Vers l'autre côté de la rive

*Banlieue ! Là où se prépare le futur* s'inspire de mon départ de Montréal après y avoir vécu pendant près de vingt ans. Comme bien des jeunes couples, le mien s'est déplacé du côté de la Rive-Nord afin d'aller y vivre une vie familiale dans la quiétude des grands espaces plus abordables. Mon intérêt à me joindre à l'équipe de commissaires — afin de conceptualiser cet événement d'envergure — était nourri par le désir de souligner la banlieue comme un lieu d'arrivée alors que le tissu démographique des villes occidentales se compose d'une variété de provenances de plus en plus grande. Cette édition de *Banlieue !* s'ancre ainsi dans la multiplicité des expériences vécues dans le déplacement, laissant place, je l'espère, au dialogue et à la rencontre d'identités diverses.

Mais le territoire se modifie tout autant. L'arrivée du métro à Laval il y a déjà dix ans, pour ne citer que cet exemple incontournable, a évidemment engagé une foulée de métamorphoses dont certaines sont encore à peine esquissées. De quoi auront l'air les quartiers aux abords des trois stations de métro lavalloises dans une décennie ? Des discussions avec les artistes de l'exposition établis dans d'autres provinces canadiennes ont tôt fait de rappeler que les banlieues à l'échelle nationale ont chacune leur dynamique transformatrice. Mais elles semblent avoir comme similitude de pousser les individus à s'établir toujours de plus en plus loin.

Cette idée de mouvement et de circulation vers et dans la banlieue se transpose dans les œuvres de l'exposition, entre autres, sous la forme de modes de transport. Certaines émergent d'un processus artistique basé sur la marche, occasionnant des déambulations échelonnées dans le temps qui permettent de découvrir autrement des lieux méconnus. D'autres proposent une vision de la migration et de l'étalement suburbain à vol aérien. Les voies navigables, avec les rivières et les ponts, sont toutes aussi présentes que le royaume de la voiture. L'exposition souhaite ainsi faire voyager et découvrir des points de vue sur ces milieux de vie, souvent déterminés comme périphériques, dans toute leur singularité et pluralité.

Julie Alary Lavallée

## Transgresser les frontières

Rêvée par certains pour l'impression de tranquillité et d'harmonie qui s'en dégage, décriée par d'autres qui perçoivent sous ses allures conformistes une forme d'immobilisme et d'individualisme qui mènent au désengagement social, la banlieue ne cesse d'alimenter les débats publics et de nourrir l'imaginaire des artistes.

La dramaturgie québécoise compte plusieurs œuvres qui sont inspirées de ce rapport d'amour-haine avec la banlieue. En 1980, la comédie *Les Voisins* coécrite par Louis Saia (originaire de Montréal) et Claude Meunier (originaire de Laval) campait des banlieusards archétypaux dans des contextes clichés, tout en portant un regard sévère sur leur style de vie. En 2018, la comédienne et auteure Marianne Dansereau (originaire de Sainte-Thérèse-en-haut) affirme dans la revue *Jeu* numéro 163 que la banlieue bouscule sa construction identitaire et ses valeurs, en plus de soulever des contradictions dans sa quête d'une définition du bonheur. Trente-huit ans plus tard, le portrait démographique de la banlieue s'est considérablement modifié et force est de constater que le jugement porté sur ce phénomène a changé. Et si, pour plusieurs, la banlieue continue d'incarner le rêve américain, elle se fait de plus en plus multiculturelle, imprégnée de l'expérience migratoire des citoyens qui la redéfinissent sans cesse.

*Banlieue ! Là où se prépare le futur* convie le théâtre à dialoguer avec les arts visuels. Le théâtre tire sa force de son caractère collectif et l'œuvre *Enfabulation* en explore les multiples facettes. Ce projet théâtral inclusif donne à découvrir cinq paroles de banlieusards d'origine ou d'adoption qui ont bien voulu partager un peu de leur expérience au cours d'ateliers d'écriture dirigés par l'auteure Juliana Léveillé-Trudel. Ces textes sont aussi repris sous la forme de performances théâtrales présentées à la Salle Alfred-Pellan et hors les murs. Ce dialogue se poursuit avec l'artiste Natacha Clitandre, qui s'est inspirée de ces textes pour créer son œuvre vidéographique et graphique *Circulaires — appartenances et déplacements*.

L'alliage d'un projet théâtral et citoyen tel qu'*Enfabulation*, avec l'esthétique relationnelle explorée dans l'œuvre de Clitandre, témoigne d'un vivre-ensemble aux frontières poreuses et ouvertes, à l'image de la banlieue actuelle. Ces regards intimes et tendres portés sur la banlieue contribuent à déconstruire les clichés et à dynamiser la réflexion dans l'espace public.

Nicole Thibault





ORD CORDIAL





## Vision des artistes

Les artistes de la programmation ont été invités à partager leur vision et leur expérience personnelle de la banlieue, de Laval à Val d'Or, de Campbell River à Westdale.



# Sonny Assu

J'ai grandi à North Delta, une banlieue de Vancouver en Colombie-Britannique, à plus de 250 kilomètres de ma maison ancestrale de l'île de Vancouver. J'ai été élevé comme tous les autres banlieusards moyens et ce n'est qu'à l'âge de huit ans que j'ai découvert mes origines Ligwildaxw/Kwakwaka'wakw. C'est cette découverte qui s'incarnera plus tard comme le point central de ma pratique artistique.

## *The Paradise Syndrome #37*, 2016

Impression d'archive

Sonny Assu

Originaire du territoire Ligwildaxw des nations Kwakwaka'wakw (Campbell River, C.-B.). Habite à Campbell River (C.-B.).

Diplômé de la Emily Carr University of Art & Design (2002) et de l'Université Concordia (2017), Sonny Assu explore principalement la peinture, l'estampe, la sculpture et l'installation. De nombreuses expositions individuelles et collectives au Canada, aux États-Unis et en Europe tout comme des projets d'art public ponctuent son parcours. Lauréat 2011 du prix britanno-colombien Creative Achievement Award for First Nations' Art, Assu s'intéresse aux modes de création occidentaux et kwakwaka'wakw afin d'explorer l'histoire de sa famille et les enjeux entourant la colonisation des peuples autochtones.





## Béchard Hudon

La banlieue contemporaine n'aurait pu se développer sans la voiture et l'industrialisation de l'après-guerre. Elle est reliée à la ville par un réseau d'autoroutes et de ponts agissant comme interfaces entre un temps privé et un temps collectif de travail. Cet espace-banlieue projetant l'image d'un cadre de vie idéal, hors de la ville, dans la quiétude d'un environnement plus paisible et abordable, oblige en retour la société à produire de plus en plus de voitures, de routes, d'échangeurs routiers et de ponts. Cette mobilité motorisée produit un halo sonore présent, normalisé, sourd et riche en basses fréquences qui teinte notre écoute et modifie notre interaction avec l'environnement, puisque l'écoute est un point de contact avec le monde extérieur. Au cœur de ce paysage anthropisé se trouve un phénomène acoustique imperceptible, celui de la résonance par vibrations de la matière en mouvement générée par ces espaces de transition motorisés. Lorsque l'on dépose notre oreille sur les parois de béton ou sur les structures de métal des ponts et des échangeurs, elles deviennent d'immenses instruments sonores joués par les automobilistes et les passants, à leur insu. Notre intérêt est d'ausculter les sonorités de ces lieux de transition, afin d'ouvrir un intervalle d'attention sur une réalité sonore partiellement imperceptible.

***La singularité du banal***, 2018  
Installation sonore

Béchard Hudon  
Originaires de Sept-Îles et de Prévost (Qc). Habitent à Montréal (Qc).

Catherine Béchard et Sabin Hudon forment un duo d'artistes depuis 1999. Béchard est diplômée de la maîtrise en arts visuels et médiatiques de l'UQAM. Hudon, pour sa part, détient une formation en musique. Leur travail a été présenté dans le cadre de nombreuses expositions individuelles et collectives au Canada et à l'international dont en Croatie, en Allemagne, en République tchèque, au Brésil, aux États-Unis et en Chine. Ils ont récemment conçu deux œuvres d'intégration à l'architecture à Montréal. À l'intersection de la sculpture, de l'art audio et des arts médiatiques, leurs champs d'investigation s'attardent aux entre-espaces, à l'imperceptible, aux potentiels acoustiques d'objets divers ainsi qu'aux sonorités issues d'activités de la vie ordinaire ou d'environnements naturels.





## Catherine Bolduc

J'ai passé ma tendre enfance dans une banlieue. C'était l'époque où, enfants, nous jouions dehors, grimpons, tombions, s'éraflions les genoux, marchions pour aller à l'école, dévalions les rues à vélo sans casque, creusions des tunnels et construisions des forts en se lançant des balles de neige. C'étaient les années 70. Tout était permis et le rêve américain persistait dans les bungalows surchauffés. En banlieue, le confort rassurait les parents, la liberté ravissait les enfants.

Mais mon enfance banlieusarde n'est pas seulement faite de Tupperware, de piscines, de tondeuses et de souffleuses ; elle est aussi ponctuée de déménagements d'une région éloignée à l'autre : Abitibi, Outaouais, Saguenay. Et comme beaucoup de banlieusards, nos vacances estivales se traduisaient par une fuite de la banlieue vers la banlieue de la banlieue : le chalet. Nous pouvions rouler jusqu'à 700 kilomètres pour rejoindre celui du grand-père paternel en Abitibi. Dans le déplacement, quel qu'il soit, s'incarnait toujours une promesse : celle d'un ailleurs meilleur.

Si le voyage et l'ailleurs fantasmagique hantent ma pratique artistique depuis de nombreuses années, le chalet à Malartic, sa forêt, ses bouleaux et ses épinettes, son lac, ses poissons et son île aux mouettes y sont indéniablement pour quelque chose.

### *L'île aux mouettes*, 2018

Installation

Catherine Bolduc

Originaire de Val-d'Or (Qc). Habite à Montréal (Qc).

Catherine Bolduc est diplômée de la maîtrise en arts visuels et médiatiques de l'UQAM. En plus d'avoir largement exposé au Canada comme à l'étranger (Japon, Allemagne, Espagne, France, Pays-Bas, États-Unis), elle a réalisé plusieurs séjours à l'international dans le cadre de résidences artistiques : Künstlerhaus Bethanien, Berlin; Studio du Québec à Tokyo; National Sculpture Factory, Cork. Elle est lauréate de la bourse Duchamp-Villon (2001) et du prix Powerhouse (2013). Sa publication *Mes châteaux d'air et autres fabulations* (2012) a remporté le prix Meilleure publication du Gala des arts visuels. On retrouve dans ses œuvres une narration fabuleuse oscillant entre enchantement et désenchantement.

L'artiste remercie le Conseil des arts du Canada pour son soutien financier.

## Eveline Boulva

J'ai grandi dans une banlieue rapprochée de Québec, où j'ai profité d'une belle liberté d'aller et de venir sur un vaste territoire à explorer. Depuis les années 80 de mon enfance, l'espace géographique de la banlieue s'est grandement étendu ; l'imaginaire qu'elle évoque s'est nuancé. Pour ma part, le phénomène actuel de « banlieurisation » déclenche une réflexion sur les défis environnementaux auxquels nous faisons face. Entre la question du capitalisme fossile, dont découlent celles du transport automobile comme mode de vie, de l'accroissement des besoins énergétiques induits par la multiplication des développements immobiliers, de la disparition des terres agricoles, de l'affaiblissement des zones naturelles et d'une déqualification des paysages périurbains, ma perception de la banlieue tend à associer cette dernière à l'avènement de l'anthropocène.

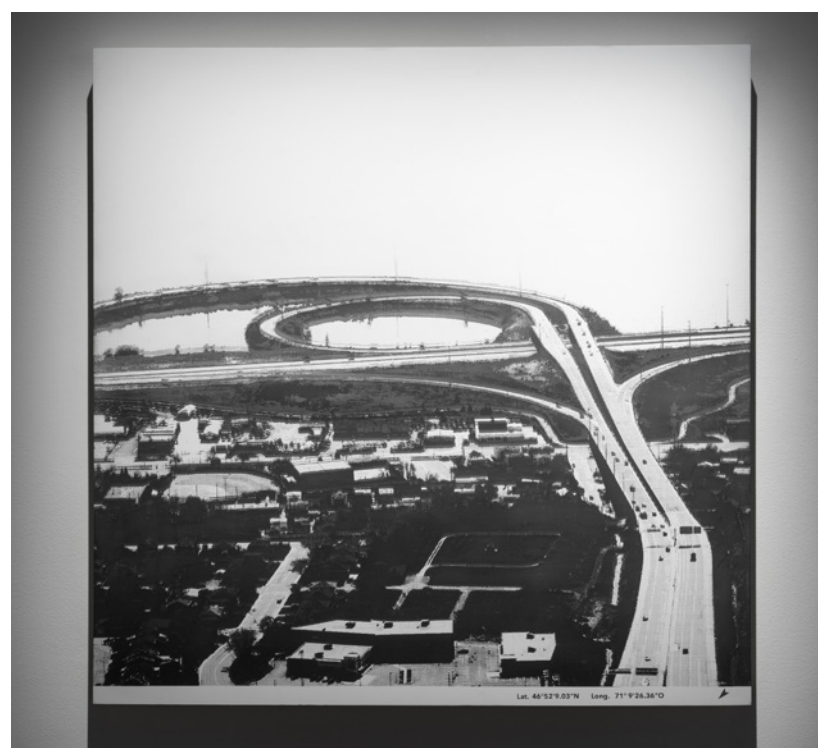
À partir de ce constat plutôt sombre, il est toutefois possible de se demander si l'étalement urbain actuel peut constituer l'occasion de réinventer notre façon d'habiter le monde. La mise en place d'éco-quartiers participe à cette idée. Alors que l'anthropocène suggère notre entrée dans une terre différente, où les écosystèmes sont globalement modifiés par l'humain, il nous appartient de repenser et de reconstruire la forme de notre Nouveau Monde — la banlieue a le potentiel d'inspirer des solutions, les banlieusards aussi.

### *Empaysage ... Côté fleuve 1, 2, 3, 2016*

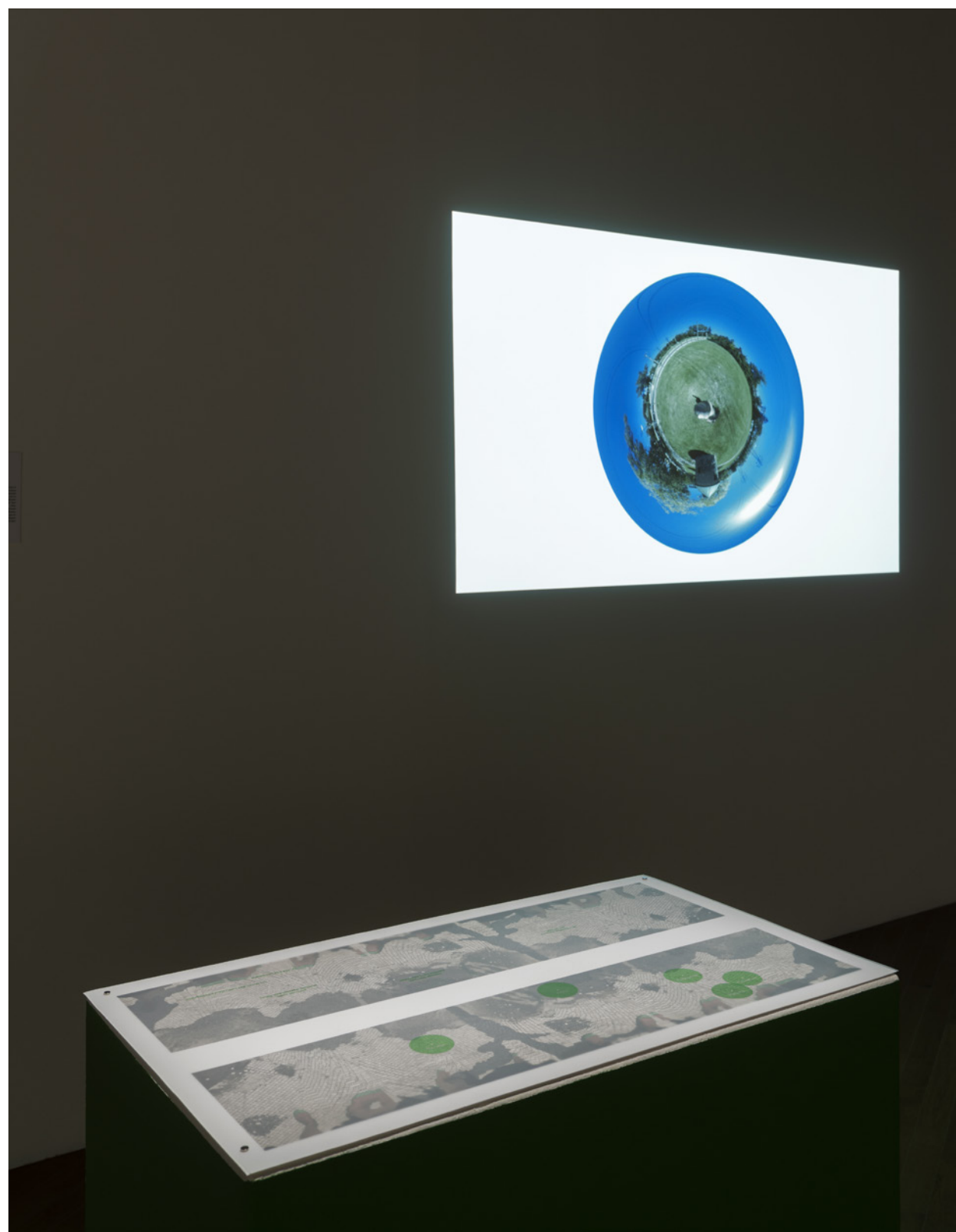
Dessins

Eveline Boulva  
Originaire de Québec (Qc). Habite à Québec (Qc).

Eveline Boulva est titulaire d'un doctorat en création de l'Université Laval alliant les arts visuels et la géographie. Son travail a été exposé au Québec, au Canada, en Amérique du Sud et en Europe. Elle a obtenu de nombreuses bourses de production et a été invitée par divers programmes de résidences. Elle a reçu en 2008 le prix Videre, dans la catégorie événement, lors du Gala des arts et de la culture des régions de Québec et de Chaudière-Appalaches. Boulva s'intéresse aux paysages et aux territoires qu'elle parcourt et dont elle interprète les formes et les transformations provoquées par l'humain.







## Natacha Clitandre

Mes visites à Laval se résument souvent à des passages ou à des traversées en voiture. *Circulaires — appartenances et déplacements* est une tentative d'appropriation de Laval, espace urbain que je connais donc peu, même s'il ne se situe qu'à quelques kilomètres de la ville que j'habite.

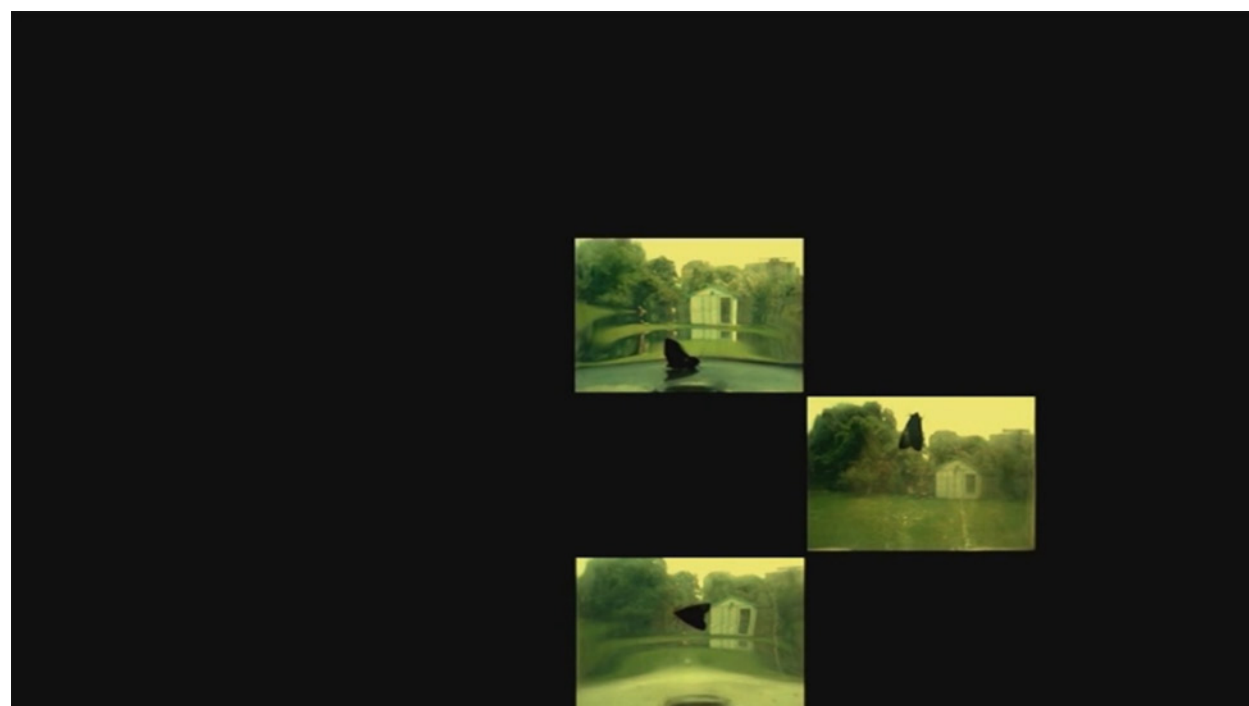
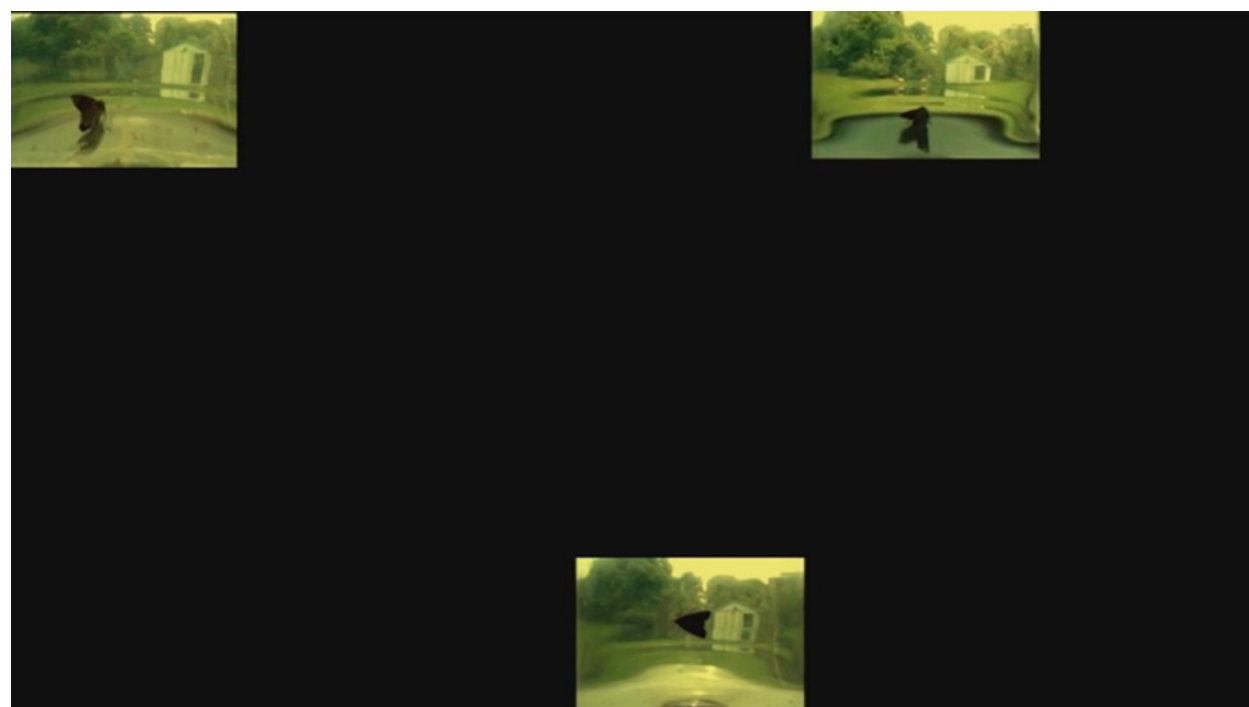
Pour ce faire, j'ai tenté d'enrichir mon appréciation de cette agglomération urbaine par une expérience déambulatoire en phase avec un mode d'attention perceptive empathique. Ainsi, afin de me familiariser avec la réalité lavalloise, je l'ai explorée à petite échelle et à une vitesse permettant la contemplation. Pour m'emparer du territoire lavallois, j'ai tenté d'agir sur deux plans : actualiser la perception que j'en ai alors que je m'y meus lentement et colliger des anecdotes évoquées par certaines personnes qui y vivent au quotidien. J'ai fait œuvre de cette démarche en deux temps dans une scénographie mettant en relation un dispositif vidéographique — évoquant dans des bulles spatio-temporelles, mon expérience de Laval — et séquence imprimée mettant en exergue des récits de Lavallois.

L'ensemble se veut une sorte de cartographie faisant apparaître à l'esprit différentes interprétations d'une zone urbaine, ainsi que des perspectives complémentaires qui permettent de s'y retrouver.

***Circulaires — appartenances et déplacements***, 2018  
Vidéo et livre d'artiste

Natacha Clitandre  
Originaire de Québec (Qc). Habite à Montréal (Qc).

Natacha Clitandre détient une maîtrise en théorie et pratique de l'art contemporain et des nouveaux médias de l'Université Paris 8 et de l'École nationale supérieure des arts décoratifs. Dans le cadre de ce cycle d'études, elle a effectué un séjour à la Brown University et à la Rhode Island School of Design. Son travail a été présenté dans différentes villes européennes et nord-américaines. Elle s'intéresse plus particulièrement aux dispositifs de diffusion mobile et aux liens entre l'artiste et le public, par le biais de supports graphiques et vidéographiques s'insérant dans divers contextes du quotidien et des territoires.



## Parisa Foroutan

Durant plus de vingt-six ans, j'ai vécu en ville. En déménageant au Canada, ma relation à l'environnement a soudainement changé en raison des différences socioculturelles ou géographiques, mais aussi de deux types de modes de vie distincts. Durant mes deux premières années au Canada, j'ai fait l'expérience de la banlieue. Celle-ci peut, selon moi, en tant qu'environnement désiré où l'on espère atteindre le confort, créer un sentiment d'inaccessibilité.

L'installation vidéo *Far-Away* illustre la tentative de réaliser cette utopie, un combat qui peut créer des problèmes dans les relations entre les individus et leur contexte physique. Comme Elisabeth Lilja l'explique dans *Visions of a Good Life in the Modern Suburb* : « À partir d'une micro-perspective, il y a une fragmentation de la vie à cause du zonage... de l'espace pour l'habitation, pour le travail... À partir d'une macroperspective, il y a une tendance à augmenter la ségrégation entre les différentes parties des régions urbaines. Ce qui est commun à ces deux perspectives, c'est un modèle de désintégration. »

***Far-Away*, 2014**

Vidéo

Parisa Foroutan  
Originnaire de Téhéran (Iran). Habite à Toronto (Ont.).

Parisa Foroutan a effectué des études de premier cycle en design graphique à la Tehran University of Art avant de déménager au Canada en 2012. Elle a ensuite obtenu une maîtrise en arts visuels, concentration intermédia, à l'Université Concordia. Foroutan a participé à des expositions de groupe à Montréal, en Iran et en Italie. Sa pratique est interdisciplinaire. Elle utilise le dessin, la vidéo, la photographie et le collage afin d'explorer l'espace spatio-temporel de l'entre-deux qui appelle à la fois une mobilité physique et psychique. Son statut d'immigrante lui procure de nombreuses expériences de ces entre-deux. Dans un parcours entre A et B, le corps et l'esprit se fragmentent et c'est avec poésie que Foroutan explore l'esthétique de la mobilité.

## Robert Hamilton

Je vis dans la banlieue de Westdale, un quartier de la ville d'Hamilton. C'est l'une des premières banlieues à avoir été construite au Canada. Je vis à Westdale depuis treize ans.

Je vois les banlieues comme une série de contradictions. Elles sont à mi-chemin entre allées et venues, entre ennui et confort. On y retrouve les pires bars, mais les meilleurs McDonald's.

Je ne peux pas dire que j'ai une vision des banlieues. Elles semblent posséder un esprit qui leur est propre, capable de s'autométastaser malgré les meilleures intentions de chacun. Elles sont un bon endroit où vivre, offrant une bulle confortable pour mener sa vie. De plus en plus de gens de Toronto déménagent dans ma banlieue et dans d'autres secteurs. C'est moins cher là où je vis. Cela a débuté il y a au moins dix ans et a mené à des changements subtils dans le tissu social de mon quartier. Plus d'étudiants y emménagent, de meilleurs restaurants ouvrent et on peut louer un vélo partout. La série télévisée *The Good Witch* est tournée dans le centre commercial de mon quartier. J'imagine que c'est signe d'une amélioration.

### ***Unconscious Agent*, 2017**

Vidéo

Robert Hamilton  
Originaire d'Edmonton (Alb.). Habite à Westdale (Ont.).

Robert Hamilton est professeur titulaire en multimédias à la McMaster University. Il est détenteur de deux maîtrises en beaux-arts (School of the Art Institute of Chicago et Jan van Eyck Academie aux Pays-Bas). Depuis 1986, son travail a été présenté dans de nombreux festivals, galeries et musées à l'international. Il a remporté des récompenses majeures telles que le German Video Art Prize et le prix Silver Hugo du Chicago Film Festival. Hamilton étudie les environnements urbains et la manière dont ils nous définissent. Il les réorganise, les recrée pour en offrir une nouvelle version teintée de réalisme et d'authenticité.





## Emmanuelle Léonard

Souvent, il m'est arrivé de devoir adapter la forme au sujet ; la réalité impose ses règles. Avec GM, après des refus (j'avais contacté la compagnie pour obtenir la participation d'un employé au projet *Dans l'œil du travailleur*, des demandes qui sont restées lettres mortes), j'ai travaillé à l'extérieur des bâtiments. La réunion syndicale mensuelle des anciens employés de GM, local 1163 des Travailleurs canadiens de l'automobile (TCA), dans leurs locaux situés à Boisbriand, m'a ouvert sa porte.

Car malgré la fermeture de l'usine de Sainte-Thérèse après une trentaine d'années d'existence, mettant un terme à l'industrie automobile au Québec, des activités s'y poursuivaient. Dans le stationnement de l'usine, j'ai pu rester deux minutes trente-cinq secondes, avant d'être reconduite à la sortie.

Les dernières automobiles Impala en dépôt furent photographiées derrière la grille : seule vue offerte sur la production, puisqu'il fut impossible d'accéder au lieu de fabrication.

Nous sommes à l'extérieur et nous y resterons, l'usine étant maintenant démantelée. Elle a été remplacée par des magasins à grande surface, souvent américains.

### ***General Motors, Ste-Thérèse (The End)***

***Meeting, TCA, local 1163, GM (The End), no. 1, no. 2, no. 3, 2004***

Épreuves à la gélatine argentique

***Last Words, GM (The End), 2004***

***Last Cars, GM (The End), 2004***

Épreuves à développement chromogène

Emmanuelle Léonard  
Originaire de Montréal (Qc). Habite à Montréal (Qc).

Emmanuelle Léonard détient un baccalauréat de l'Université Concordia et une maîtrise de l'UQAM. Lauréate 2005 du prix Pierre-Ayot, Léonard a présenté de nombreuses expositions individuelles et collectives tant au Québec qu'à l'international. À son parcours ponctué de plusieurs résidences d'artistes vient de s'ajouter un séjour à Resolute Bay dans le cadre du Programme d'arts des Forces canadiennes. À partir des traditions et des usages photographiques, entre photographie documentaire et conceptuelle, la pratique de Léonard questionne le statut de l'image en tant qu'enregistrement et preuve à travers des œuvres qui interpellent le monde du travail et les rapports humains.



# Julie Lequin

Nous avons acheté le Manoir pour des raisons pratiques et économiques. Louer un faux cinq et demie (quatre et demie avec salon double) sur le Plateau à 1100 \$ et un atelier à 500 \$, ça ne vaut pas la peine quand chaque cent compte.

On a cherché et cherché, puis visité plusieurs maisons (vingt-sept), pour finalement opter pour le Manoir.

Notre maison est sur une rue multiculturelle, dans un Boucherville homogène.

Dans le milieu artistique, la banlieue, c'est mal vu : une voiture, une pelouse... un garage! J'ai cessé de voir plusieurs amis artistes ; c'est comme si le fleuve était un océan.

Je suis née à Laval, j'ai grandi à Sorel (une ville-banlieue), et habité à Los Angeles (en banlieue) pendant sept ans.

J'avais de grosses attentes lors de mon arrivée. J'étais impatiente de connaître mes voisins. Je ne connaissais pas ceux de Montréal, mais j'idéalisais le lien que j'aurais avec ceux de Boucherville. J'ai attendu un *Salut !*, un *Bienvenue !* ou qu'on retourne mon sourire.

Aucune interaction. Ou si peu...

Ce manque de relation m'a amenée à donner des surnoms aux voisins du Manoir et à leur inventer une vie en me basant sur mes observations.

*Cartographie du Manoir* est une installation qui comporte une grande carte dessinée des alentours du Manoir, des notes biographiques de chaque personnage et des artefacts de papier mâché sur socles.

***Cartographie du Manoir*, 2018**  
Impression sur papier et sculpture

Julie Lequin  
Originaire de Laval (Qc). Habite à Boucherville (Qc).

Julie Lequin est titulaire d'une maîtrise en arts du Art Center College of Design de Pasadena en Californie. Elle a récemment exposé à Montréal, à Toronto, à Saint-Augustine et à Salt Lake City et a participé au Festival international du cinéma francophone en Acadie, au Nouveau-Brunswick. Lequin est lauréate du prix Joseph-S.-Stauffer, décerné par le Conseil des arts du Canada. Elle a reçu plusieurs bourses de production, dont la toute première bourse de soutien en création de la Ville de Boucherville, mais aussi de la California Community Foundation, de la SODEC et du Conseil des arts du Canada. Julie Lequin a effectué plusieurs résidences d'artiste à New York, à Mexico, à Helsinki et à Paris. Sa pratique est multidisciplinaire et DIY. Inspirée par son identité québécoise, en dialogue avec son environnement, elle construit des narrations satiriques avec l'art vidéo, la performance, la sculpture, le dessin, l'écriture et la conception d'accessoires et de costumes.





# Marion Lessard

On nous a demandé : qu'est pour vous la banlieue ?  
Nous ne le savons pas.  
Nous nous intéressons simplement à Laval.  
Qui n'est pas une banlieue.  
Mais un palindrome.

**Rue Fernando-Pessoa, Laval, 2018**  
Installation vidéo

Marion Lessard  
Originaires de Portneuf (Qc). Habitent à Montréal (Qc).

Marion Lessard est un collectif composé de Claude Romain, d'Élisabeth M. Larouine, de Jean-Nicolas Léonard, d'Alice Roussel et de Marie Cherbat-Schiller, dont la pratique en littérature, en dessin, en vidéo et en performance s'articule autour de notions et poursuit des buts. Une partie de Marion Lessard est candidate à la maîtrise à l'Université Concordia où elle dirige le Cloître de Recherche sur la Forme Sans Fond(s) et organise annuellement le Symposium Congressiste de la Conférence de Colloque.

Avec la participation de Melina Limberis, Sandy Laganis, Nicholas Limberis, Josée Fisette, Caroline-Michèle Laplante, Christine Séguin et bien d'autres.  
Caméra : Bogdan Stoica.

Marion Lessard tient à remercier toutes les familles de la rue Fernando-Pessoa qui ont généreusement ouvert leurs portes, ainsi que Elham de la Crèmerie Jollipop qui prépare des sorbets révéralistes.

Cette œuvre et la conférence qui s'est tenue le 1<sup>er</sup> août à la Maison des arts de Laval ouvrent un cycle lavallois de recherche sur les villes-palindromes mené par le collectif Marion Lessard, à l'invitation de Verticale — centre d'artistes.





## Juliana Léveillé-Trudel

Je suis née de parents écolos-granolos-de-gauche-dissidents qui ne rêvaient pas de quitter Montréal pour la banlieue, mais pour la campagne. Je n'avais pas encore un an quand on s'est installés sur un rang perdu entre le Canton de Melbourne et le microscopique village de Kingsbury, dans les Cantons-de-l'Est.

La banlieue, je ne savais même pas que ça existait, jusqu'à ce que je déménage à Montréal pour les études, en 2005. En 2008, j'ai accepté une job d'été à l'Île-des-Moulins, à Terrebonne. Une de mes collègues, élevée à Mascouche, trouvait sincèrement que la banlieue était le meilleur endroit au monde où vivre. Moi, après trois ans en ville, j'avais plutôt conclu que la ville et la campagne offraient de solides avantages, et que mon cœur balancerait entre les deux pour le reste de ma vie.

Toutefois, j'aime bien confronter mes préjugés. Il y a quelques années, je suis allée passer la journée à Mascouche avec des amies, histoire de trouver les perles qui s'y cachaient assurément. Cette expédition nous a réservé de très belles surprises, tout comme ma participation à *Banlieue!*, qui m'a permis d'explorer de nouveaux territoires créatifs et de faire d'aussi agréables découvertes que lors de mon escapade à Mascouche.

***Enfabulation*, 2018**  
Performances théâtrales

Juliana Léveillé-Trudel  
Originaire de Kingsbury (Qc). Habite à Montréal (Qc).

Juliana Léveillé-Trudel pratique l'écriture dramatique. Elle a travaillé dans le domaine de l'éducation au Nunavik de 2011 à 2016, ce qui lui a inspiré son premier roman, *Nirliit*, paru aux éditions La Peuplade en 2015 et finaliste au Grand Prix du livre de Montréal.

Elle termine présentement l'écriture de son deuxième roman, tout en développant dans les milieux francophones la pratique du *storytelling*, une forme de performance scénique, populaire dans la culture anglophone, qui consiste à raconter des histoires vraies.



En haut : Abia Dib.  
À gauche : Fabienne Scaramiglia. À droite : Christian Drolet.



## Jean-Philippe Luckhurst-Cartier



J'ai vécu à Laval de 1991 à 2009, période durant laquelle j'ai pu flâner autant sur les grandes artères résidentielles que dans les petits centres d'achats de quartier. À pied comme à vélo, en voiture aussi, la banlieue s'est inscrite chez moi comme un vaste territoire à parcourir longtemps. La mobilité y est fluide, même si elle sert une certaine sédentarité.

Que ce soit par le jeu d'enfant, l'ennui adolescent ou la curiosité adulte, la région suburbaine m'a toujours intrigué, fasciné et répugné à la fois pour ce qu'elle a à offrir de poésie sous-jacente au quotidien et à ses espaces. L'idée d'une banlieue à l'avenir indéfini, entre les fonctions industrielle et résidentielle, entre le lieu de transit et la machine à habiter, offre une myriade de réflexions sur la place qu'occupe l'être humain au sein de celle-ci.

Le concept d'urbanité avant-gardiste plane, certes, mais demeure conçu pour la voiture tout en se disant à l'échelle du citoyen. Une proposition de l'avenir, à vivre au présent, est presque entièrement accompagnée de slogans pleins d'espoirs, vantant une qualité de vie à nulle autre égale, même si préfabriquée. De ces observations, je cherche à en aborder les paradoxes et stéréotypes, de même qu'à les transposer vers les arts visuels pour leur potentiel documentaire, anthropoétique et imaginaire.

### *L'avenir dès maintenant (maintenir à l'écart avec cœur)*, 2018

Installation. La vidéo a été réalisée en collaboration avec Sophie Bédard-Marcotte à la caméra et au montage.

Jean-Philippe Luckhurst-Cartier  
Originaire de Laval (Qc). Habite à Montréal (Qc).

Jean-Philippe Luckhurst-Cartier détient un baccalauréat en arts visuels et médiatiques ainsi qu'un certificat en histoire de l'art de l'UQAM. Il est boursier de la Fondation de soutien aux arts de Laval (2011) et médiateur au service de l'art actuel. Ses différents projets ont été diffusés, entre autres, au 3<sup>e</sup> impérial centre d'essai en art actuel, au Musée de Lachine, au Centre d'art la Halle (France) ainsi que dans le cadre de VIVA! Art Action et du OFFTA. Luckhurst-Cartier pratique l'art action, l'installation, la vidéo, la peinture, la toponymie et les dérives urbaines pour observer et raconter par des jeux de langage ou des contextes historiques des lieux intimes et publics qui nous habitent. Ses œuvres joignent avec ludisme le poétique et le micropolitique dans l'objectif de créer des énigmes visuelles anthropologiques.



# Mahmoud Obaidi

## Le voyage

Au moment où j'ai quitté l'Irak en 1991, la troisième guerre était en cours. Armé de mon faux passeport, j'avais devant moi un épuisant trajet de dix heures vers Amman. C'était le seul endroit où nous pouvions aller ; de toute façon, mon visa devait être renouvelé tous les trois mois, même si je quittais la Jordanie pour une seule journée. Alors, je suis devenu un nomade du monde, tentant de me faire une nouvelle vie d'un pays à l'autre, de l'Égypte (où l'on m'a refusé l'entrée) à la Tunisie, de la Thaïlande à la Chine. Je me suis déplacé entre ces pays et la Jordanie durant quatre ans, pensant constamment que le prochain déplacement serait vers l'endroit où je trouverais ma maison.

Mais, je n'ai pas trouvé de maison, et même si je continuais à travailler et à exposer, je suis devenu entièrement apatride. J'ai appris à ne faire confiance ni à l'État-nation ni à l'identité et à transporter tous mes biens matériels avec moi. J'ai souvent perdu des valises contenant des livres, des photos et des objets sentimentaux ; je sentais alors que je perdais tout, même mes souvenirs. Éventuellement, mon mode de vie nomade m'a mené à l'ouest, au Canada. Je suis arrivé avec deux valises et j'ai essayé de me construire de nouveaux souvenirs.

## **Compact Home**, 2003 à aujourd'hui Livre d'artiste

Mahmoud Obaidi  
Originaire de Bagdad (Irak). Habite à Burlington (Ont.).

Mahmoud Obaidi est un artiste irako-canadien dont les œuvres ont été largement exposées à travers le monde (Qatar Museums Gallery, Katara; Mathaf: Arab Museum of Modern Art, Doha; Saatchi Gallery, Londres; Musée national de Bahreïn, Manama; British Museum, Londres; Institut du monde arabe, Paris; Jordan National Gallery of Fine Arts, Amman). Après avoir quitté l'Irak en 1991, il obtient une maîtrise en arts visuels de la Guelph University et s'engage dans des études en nouveaux médias et en cinéma à Toronto et à Los Angeles. Le départ de son pays natal marque chez lui le début d'une longue quête à la fois personnelle et artistique pour trouver ou retrouver un chez-soi alors que sa ville d'origine, telle qu'il l'a connue, est maintenant disparue.





## Rajni Perera

Je n'ai pas tant une vision des banlieues qu'une sorte de perspective subvertie, dans le sens où chacun y crée son monde avec ce qu'il possède. Comme modèle de communauté construite autour de l'idéologie de la ségrégation, où les blancs fuient les villes de plus en plus peuplées de gens de couleur pour aller vers un genre de paradis caucasien, les banlieues actuelles sont un endroit où j'ai passé beaucoup de temps en grandissant dans une famille à faible revenu. C'est le seul endroit où nous avons eu les moyens de louer un logement et nous suivions un afflux de migrants qui rejoignaient familles et amis du pays d'origine afin d'être ensemble ailleurs. C'est en effet là où réside la diaspora, où nos cultures se mêlent, où elles sont nées, où elles meurent aussi, et reviennent sous de nouvelles formes, lesquelles à leur tour façonnent et perturbent l'homogénéisation en cours de la culture du centre-ville blanc.

### *My Dreams Started Dancing*, 2018

Murale

Rajni Perera  
Originaire de Dehiwela (Sri Lanka). Habite à Toronto (Ont.).

Diplômée de la OCAD University en peinture et dessin, Rajni Perera a pris part à de nombreuses expositions collectives au Canada, en Europe et en Asie, dont à la Art Gallery of York University (2017) et au Summerhall d'Édimbourg dans le cadre d'une vitrine organisée par la Colombo Art Biennale du Sri Lanka (2017). Sa pratique de la peinture porte sur des enjeux liés à sa propre identité en tant qu'immigrante ainsi qu'à la sexualité des femmes et articule un langage visuel où s'entremêlent science-fiction, photoréalisme et divers styles picturaux et registres visuels.



# Marc-Antoine K. Phaneuf

## Banlieue nocturne

Lorsque j'avais treize ans, ma famille a déménagé à Varennes, une ville dortoir avec des rues labyrinthiques dispersées en colimaçon, et des maisons aux formes répétitives — il n'y avait, dans notre quartier, pas plus de quinze modèles différents.

La seule nostalgie que je connaisse de la banlieue est la quiétude qui y règne la nuit, quand la ville dort. Nous habitons sur le boulevard de la Marine, le prolongement d'une route de campagne qui croise l'auto-route 20 et qui, entre la 132 et le fleuve, devient l'artère principale d'un petit quartier. Passé minuit, il n'était pas rare que mes soirées soient dédiées à des marches nocturnes, avec des amis ou des voisins (ces amis de second ordre avec qui l'on traîne par simple proximité géographique), à déambuler discrètement dans les rues et dans des parcs vides de jour comme de nuit, à commettre quelques actes de vandalisme léger, avant de finir la soirée au Tim Hortons, au coin de la 132, où d'autres amis et connaissances parfois travaillaient.

Arriver en banlieue, ce lieu que je n'avais pas choisi mais qui ne me déplaisait pas pour autant, à l'âge où l'identité se forge, a nourri mes questionnements sur la conformité. Je me savais étranger à ce lieu, mais en même temps j'en faisais partie. La banlieue m'a aidé à m'émanciper et à me singulariser dans mes choix de vie.

## *Spleen*, 2018

Murale

Marc-Antoine K. Phaneuf  
Originaire de Saint-Hyacinthe et de Varennes (Qc). Habite à Québec (Qc).

Diplômé en histoire de l'art de l'UQAM, Marc-Antoine K. Phaneuf est artiste et auteur. Son travail a été présenté dans plusieurs centres d'artistes autogérés, galeries et musées au Québec. En 2013, il a été nommé pour le prix Pierre-Ayot, remis par la Ville de Montréal et l'Association des galeries d'art contemporain. Phaneuf a publié trois livres de poésie aux éditions Le Quartanier dont *Téléthons de la Grande Surface (inventaire catégorique)* en 2008, pour lequel il s'est retrouvé en lice pour le prix Émile-Nelligan. Il a participé à plusieurs lectures de poésie au Québec, en France et en Belgique. Ses œuvres s'inspirent de la culture populaire dont il extrait et revisite objets, histoires et légendes.





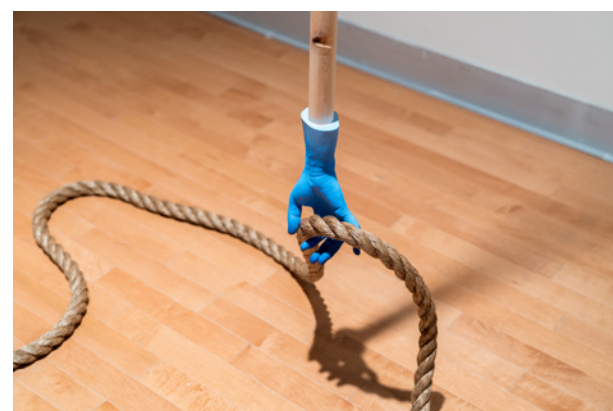
## La Famille Plouffe

Notre expérience de la banlieue est bien incarnée, puisque nous y avons toujours habité. L'idée du passage d'un lieu à l'autre est centrale dans notre parcours, puisque nous cherchons toujours à trouver un ancrage foncièrement local partout où nous sommes appelés à créer. Parce que nos œuvres sont en essence liées au tissu social, chaque lieu constitue avec le temps une carte personnalisée en une constellation de liens créés entre une région et une autre.

Il est pour nous d'autant plus fascinant que pour ce projet nous ayons pu créer un lien d'histoire familiale avec cet ancien quartier populaire de l'Abord-à-Plouffe, qui existait bien avant qu'il ne soit question de banlieues. Effectivement, nous avons découvert que les premiers Plouffe qui y sont arrivés vers 1740 étaient nos ancêtres : Charles Plouffe et Marie-Cécile Berthiaume. Plus tard, un service de traversier vers l'île de Montréal y fut offert par François Plouffe. De légendaires cageux y ont également vu le jour, tels qu'Antoine Plouffe, père et fils, qui étaient des conteurs réputés, ainsi que Martin Plouffe, qui connaissait comme le creux de sa main toutes les rivières du temps\*.

### *D'abord cordial !*, 2018

Installation



La Famille Plouffe  
Originaire de Trois-Rivières, de Saint-Jérôme, de Longueuil et de Gatineau (Qc). Habite à Longueuil (Qc).

La Famille Plouffe travaille ensemble depuis l'arrivée de chacun dans la vie des autres. Ce n'est que depuis récemment qu'elle met de l'avant une signature commune. En plus d'avoir participé à divers programmes de résidences dont aux Maisons Daura (France) et au Centre d'artistes Vaste et Vague, elle s'est, entre autres, illustrée au 35<sup>e</sup> Symposium international d'art contemporain de Baie-Saint-Paul et au centre Action Art Actuel. Les œuvres de La Famille Plouffe abordent la culture populaire et l'héritage immatériel québécois.

La Famille Plouffe tient à remercier Gilles Mihalcean, Denis Plouffe, Rolande Spénard et Christian Miron, le Réseau ArtHist, l'Atelier Attitude enr., la Société d'histoire et de généalogie de L'Île Jésus, le Centre d'archives de Laval, les Archives de la Ville de Laval et l'Atelier Clark.

\* Froment, Joseph-Adalbert. *Notice historique sur L'Abord-à-Plouffe*, Typographie L'Action populaire, 1920.

# Henry Tsang

Les banlieues redéfinissent les villes, affirment leur centralité en positionnant un jalon en périphérie. Mais à l'image de quoi les banlieues sont-elles créées? Qu'est-ce que l'architecture, le design urbain et, par extension, les valeurs culturelles reflètent lorsqu'elles sont imaginées, esquissées, développées, financées et ensuite imposées sur ces terres dans une relation spéculative à la ville? Qu'est-ce que cela veut dire quand une banlieue se promeut comme un «village», ou quand un quartier le fait à l'intérieur d'une ville? Qu'est-ce que cela signifie d'étiqueter un secteur comme méditerranéen, vénitien ou californien du Sud? Ce sont des désirs d'ailleurs, même lorsque la transformation de l'endroit a lieu juste ici.

**Orange County**, 2003-2004

Installation vidéo

Henry Tsang  
Originaire de Hong Kong (Chine). Habite à Vancouver (C.-B.).

Henry Tsang est artiste, commissaire et professeur associé à la Emily Carr University of Art & Design. Tsang a remporté le VIVA Award, récompensant un artiste à mi-carrière de la Colombie-Britannique, en 1993. Diffusées à l'échelle internationale, ses œuvres intègrent les médias numériques, la vidéo, la photographie, le langage et l'architecture. Elles s'intéressent à la dimension sociale, tenant compte de la relation avec les publics et l'implication de communautés, afin d'aborder des questions identitaires liées aux flux mondiaux touchant, entre autres, les personnes, les cultures et l'économie.



## Dialogues

Jumelées en duo ou en trio, les œuvres de l'exposition invitent à la conversation autour de la thématique de la mobilité en banlieue.



*La singularité du banal* — Béchard Hudon

*General Motors, Ste-Thérèse (The End)* — Emmanuelle Léonard

Les banlieues s'articulent fréquemment autour de l'omniprésence de l'automobile, des allers-retours en voiture, des heures de pointe interminables et de l'inefficacité du transport en commun à desservir une population dispersée dans l'étalement d'un territoire sans centre ni périphérie. Béchard Hudon et Emmanuelle Léonard infiltrèrent le monde de la circulation routière à des degrés différents. L'installation sonore de Béchard Hudon prend pour matière les résonances générées, entre autres, par le passage des voitures sur les ponts. Cet espace suspendu, mitoyen entre deux villes et normalement observé à travers le spectacle du parebrise, engage ici un répertoire sonore au registre industriel produit quotidiennement par l'expansion des zones habitables.

La série photographique d'Emmanuelle Léonard pointe plutôt la mobilité de l'économie ainsi que la délocalisation des entreprises en cette ère mondialisée. Après trente-six ans d'activité, la fermeture de l'usine General Motors en 2002 — tout près de l'autoroute 15, en banlieue de la deuxième couronne à Sainte-Thérèse — trouve écho dans l'actualité récente. Elle n'est pas sans rappeler l'incertitude qui plane actuellement sur le milieu industriel en Amérique du Nord et l'impact direct que peut occasionner l'économie protectionniste des États-Unis sur les travailleurs et, ultimement, sur le territoire.





**My Dreams Started Dancing** — Rajni Perera  
**Orange County** — Henry Tsang

Interculturalité, hybridité, appropriation culturelle, transculturalité ne sont que quelques termes utilisés pour qualifier l'interaction entre les cultures du monde. Les œuvres de Rajni Perera et de Henry Tsang font chacune à leur façon état de la mixité des influences culturelles, de leur transposition et de leur voyage vers d'autres contextes.

L'installation vidéo de Tsang nous introduit dans deux secteurs domiciliaires, l'un dans le comté d'Orange, faisant partie du Grand Los Angeles, et l'autre à proximité de l'aéroport de Beijing. Les maisons cossues d'inspiration européenne du comté d'Orange — principalement espagnole, française et italienne — sont devenues les modèles d'un secteur domiciliaire, à accès restreint, construit en Chine en plein boom économique. L'œuvre fait ainsi intervenir les notions de mimésis, d'adaptation, de traduction culturelle évoquant la matérialisation du rêve américain, érigé lui-même sur des influences étrangères, et les défis qu'il peut occasionner aux modes de vie chinois.

Pour sa part, Perera adopte l'esthétique diaspora-futuriste afin de réexaminer la banlieue à travers une imagerie du futur constituée de personnages dansants. Ce lieu d'anticipation devient un espace d'action et d'humanité où l'oppression et la discrimination ethniques n'ont plus leur place. Dans les deux cas, il s'agit de transposer un nouveau cadre de vie porteur de changements inévitables.



**Rue Fernando-Pessoa, Laval** — Marion Lessard  
**Spleen** — Marc-Antoine K. Phaneuf

Ce n'est pas un hasard si le collectif Marion Lessard inaugure son cycle de recherches sur les villes palindromiques à Laval. Laval peut en effet se lire indifféremment à partir de la gauche ou de la droite. Dans l'installation vidéo du collectif, cette circularité se fond tranquillement dans un murmure qui trouve un écho sur la rue Fernando-Pessoa du quartier Sainte-Dorothée, nommée en hommage au poète qui a écrit sous de multiples pseudonymes. Incidemment, les membres du collectif aux cinq identités s'y promènent devant des maisons quasi identiques. La déambulation est ponctuellement interrompue par des vues intérieures des maisons. Pendant ces intermèdes, nous surprenons les vies distinctes des résidents, contrariant l'aspect uniforme des façades et dévoilant une banlieue plus complexe qu'elle n'y paraît.

Chez Marc-Antoine K. Phaneuf, l'adolescent et l'auteur présumé du graffiti souhaite disparaître et échapper à l'identité construite et rattachée à son environnement suburbain, qui plus est, ici, s'effondre. C'est incognito, dans la suppression de son soi extérieur, qu'il respire la liberté que lui offre la nuit.

Les œuvres respectives de Marion Lessard et de K. Phaneuf font en quelque sorte l'éloge de l'invisibilité à une époque où l'autopromotion obsède. Alors que l'on tend à exposer à la fois ce qui se distingue et ce qui s'apparente, les artistes privilégient une forme d'effacement pour leurs protagonistes et leur octroient ainsi une appréciable souveraineté tant physique que psychique.



***L'île aux mouettes*** — Catherine Bolduc  
***Compact Home*** — Mahmoud Obaidi

Tant les objets trouvés par Catherine Bolduc que ceux amassés par Mahmoud Obaidi sont porteurs d'expériences subjectives. Chez l'une, ils représentent l'enfance et l'île de la maison des vacances, un lieu fantasmé à retrouver qui s'apparente à une banlieue romanesque. Chez l'autre, ils témoignent, par leur documentation, découpures de livres et croquis de tranches de vie dessinés sur le vif, d'un lieu, d'un chez-soi espéré qu'il atteindra finalement en banlieue de Toronto. Chacun des artistes place son œuvre dans un espace transitoire teinté de nostalgie, de désir et de déception. Bolduc aspire à un retour sur l'île, métaphore d'un refuge pour l'adulte qu'elle est devenue, et Obaidi revisite un départ définitif et une émigration à la durée inconnue.



Si tous deux ont le regard tourné vers le passé, ils n'en sont pas moins en marche vers une destination. L'incertitude marquant leur périple s'incarne différemment dans *L'île aux mouettes* et dans *Compact Home*. Ici, l'œuvre lumineuse séduit d'abord, mais laisse apparaître une part d'ombre cachant quelque désillusion. Et là, dès le premier regard, la fragilité très apparente du livre *Compact Home* émeut et illustre les tourments de la fuite.



***Unconscious Agent*** — Robert Hamilton  
***Empaysage... Côté fleuve*** — Eveline Boulva

Quel est le lien entre notre inconscient et nos expériences conscientes ?

Quand Robert Hamilton s'assoit confortablement dans son automobile en quête d'un café de chez Tim Hortons, son esprit quitte le plan physique de sa conscience pour s'évader dans les paroles du professeur en sciences cognitives Donald Hoffman. Ironiquement, esprit et corps apparaissent toujours liés ; les gestes d'Hamilton coïncident aux injonctions et aux interrogations existentielles du philosophe.

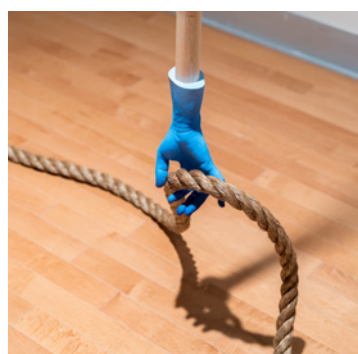


Hoffman questionne : voyons-nous la réalité telle qu'elle est ? Nos perceptions sont-elles justes ? Eveline Boulva embrasse cette séparation entre ce qui observé, perçu et interprété, et intègre ces actions comme des étapes de création. Elle explore le territoire, ses contours, ses détours et ses transformations provoquées par l'activité humaine, et se nourrit de ses observations pour finalement s'en distancer. Puisant à la fois dans sa documentation photographique faite sur le terrain et dans ses images mentales résiduelles, elle crée des *Empaysages* périurbains dans lesquels elle se permet d'errer.

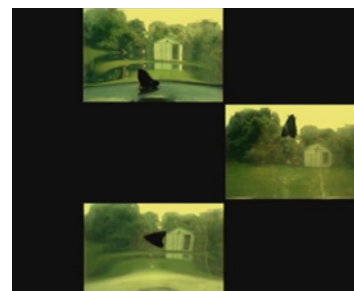


**The Paradise Syndrome** — Sonny Assu  
**D'abord cordial!** — La Famille Plouffe

Interprété à la lumière des systèmes de pensées qui ne cessent d'évoluer, le passé s'invite toujours sans scrupule dans le présent et dans l'avenir, malgré les distorsions causées par l'oubli forcé ou fortuit. La série d'estampes de Sonny Assu et l'installation performative de La Famille Plouffe revisitent des histoires liées à la circulation sur voie navigable, l'une dans l'Ouest et l'autre dans l'Est canadien. Les œuvres de *The Paradise Syndrome* d'Assu s'inscrivent dans une démarche revendicative d'un territoire colonisé, à « remettre autrement sur la carte », tournée vers l'histoire des communautés autochtones à recomposer et à intégrer au Grand récit. L'artiste traite de ces divisions territoriales invisibles — entre réserves et, par extension, entre la ville centrale et les banlieues — dont les visées cherchaient à définir et à séparer les communautés.



L'œuvre *D'abord cordial!* de La Famille Plouffe jette, quant à elle, la lumière sur une histoire locale à redécouvrir. Il s'agit de celle de l'ancien village devenu plus tard l'ancienne ville de l'Abord-à-Plouffe, aujourd'hui comprise dans le secteur Chomedey de Laval. Ce lieu de répit pour les cageux, qui transportaient le bois de l'Outaouais jusqu'à la Ville de Québec, était desservi par un traversier vers Montréal tenu par des Plouffe. Assu et La Famille Plouffe font intervenir des symboles liés au territoire. L'un juxtapose une imagerie abstraite combinant la conception du monde des Premières nations aux outils de cartographie. L'autre scrute les archives et recueille des témoignages afin de faire émerger des éléments marquant le début et la fin d'un lieu aujourd'hui disparu dans l'étalement suburbain.



**Far-Away** — Parisa Foroutan  
**Cartographie du Manoir** — Julie Lequin  
**L'avenir dès maintenant (maintenir à l'écart avec cœur)** —  
Jean-Philippe Luckhurst-Cartier

En mouvement, nous quittons un lieu et visons un point d'arrivée en quête d'un avenir meilleur. Mais qu'arrive-t-il si, pour différentes raisons, nous demeurons entre les deux ?



L'œuvre *Far-Away*, de l'artiste Parisa Foroutan, examine ce temps d'arrêt. Le papillon de nuit, allégorie de la migration, assaille frénétiquement la vitre de la fenêtre, envoûté par les sons des oiseaux et par les couleurs de la flore d'un Eden inaccessible.



Julie Lequin, avec son installation autobiographique intitulée *Cartographie du Manoir*, raconte sa traversée du fleuve et son emménagement en banlieue. Motivée par une vision idéalisée d'une communauté de banlieusards qu'elle aspirait à rejoindre, Lequin anticipait les nombreuses conversations par-dessus les haies. La réalité fut tout autre. La banlieue imaginée est, dans son cas, inatteignable. Seule de son côté de la clôture, elle invente une vie colorée à chacun de ses voisins.

Jean-Philippe Luckhurst-Cartier, quant à lui, se cantonne délibérément dans un lieu de passage, entre le boulevard des Prairies et la gare de train De la Concorde, qu'il interprète et circonscrit par la vidéo, le dessin et la peinture. Avec *L'avenir dès maintenant (maintenir à l'écart avec cœur)*, l'artiste prend comme repères différents signes qu'il affiche ici telles des énigmes d'un quartier à résoudre : mots glanés dans l'espace public, motifs cartographiques, impressions et constructions abstraites... Sa flânerie est solitaire et les rencontres sont rares. Les gens circulent rapidement en auto ou sont en attente d'un train pour un ailleurs qui n'est pas ici.

Les trois artistes, dans leur projet de mobilité, sont confrontés à leurs désirs contrariés. Foroutan y répond avec une métaphore à la fois captivante et émouvante, Lequin avec humour et Luckhurst-Cartier avec curiosité.





**Enfabulation** — Juliana Léveillé-Trudel

**Circulaires — appartenances et déplacements** — Natacha Clitandre

Résultat d'une série d'ateliers d'écriture dirigés par l'auteure Juliana Léveillé-Trudel, *Enfabulation* explore les récits de Lavallois ordinaires qui dévoilent l'histoire extraordinaire de leur arrivée et de leur vie en banlieue. Ces témoignages livrés sous forme de performances scéniques à certains moments au cours de l'exposition se prolongent ici en salle dans l'œuvre de l'artiste Natacha Clitandre.

C'est la banlieue qui sert d'ancrage aux citoyens qui ont participé à *Enfabulation*, décrivant d'un point de vue intérieur ce territoire que Clitandre, de son côté, tente de s'appropriier — et d'actualiser la perception qu'elle s'en fait — à travers ses déambulations contemplatives.

L'artiste a parcouru Laval à une vitesse permettant la contemplation, ciblant des secteurs évoqués par les participants. Ses dérives sont captées au moyen d'une caméra 360 degrés et les séquences qui en résultent sont projetées à plat. Elles se présentent sous une forme circulaire, évoquant des bulles spatio-temporelles et sensorielles. Une publication met en relation trois échelles de contenus : le déplacement physique dans Laval, des fragments de récits et certaines données démographiques.

Ici, l'alliage de l'art dramatique et d'une certaine esthétique relationnelle se fait collectif, rassembleur, questionnant. Il témoigne avec acuité d'un vivre ensemble aux frontières poreuses et ouvertes.

Participants au projet *Enfabulation*

Claire Desjardins, Abla Dib, Christian Drolet, Olivia Dufresne, Carole Lapointe, Chantal Lethiecq, Halima Mostefaoui, Fabienne Scaramiglia, Renée Thivierge.





Halima Mostefaoui

## **Enfabulation**

Voici cinq extraits de textes que les participants ont écrits dans le cadre des ateliers dirigés par Juliana Léveillée-Trudel au printemps 2018. Les versions longues ont été présentées devant public, pendant la *Triennale Banlieue!* Les lieux évoqués ont servi de bougie d'allumage à Natacha Clitandre pour élaborer *Circulaires — appartenances et déplacements*, une œuvre vidéographique et graphique.

Sources : présentation des auteurs écrites par Natacha Clitandre, données recensées en 2014 par la Ville de Laval et site web de la Ville de Laval.





Promenade du pont Viau, 12 août 2018

Abla a vu grandir ses enfants à Vimont, un paisible quartier résidentiel. Elle aime se souvenir des soirées d'été passées dans le jardin de son « petit paradis » avec ses petits-enfants.

- 9,1% des Lavalloises vivent à Vimont
- 7,6% des Lavalloises et Lavallois qui n'ont pas d'enfants au foyer résident à Vimont

## 2012

Abla Dib

Ma famille et moi étions à table quand une sorte de cliquetis éloigné vint à nous. Nous tendîmes l'oreille. Celui-ci se rapprochait peu à peu. Nous nous regardâmes les uns les autres. Nous nous sommes questionnés. Tandis que ces bruits prenaient de l'ampleur, nous distinguâmes des roulements, des voix d'hommes, de femmes et d'enfants. L'inquiétude s'installa parmi nous. Je me levai prestement et me dirigeai vers la fenêtre: qu'ai-je vu?

À cet instant même, un groupe d'une dizaine de personnes apparut. Dès qu'elles m'aperçurent, elles se mirent à scander: «À qui la rue? À nous la rue!». Une émotion subite me prit à la gorge. Spontanément, je dévalai les quelques marches qui me séparaient de cette agitation.

À ma grande surprise, je ne vis que des visages souriants, parmi lesquels des enfants gambadaient avec des joujoux bruyants. J'ai même croisé les yeux charmants et le sourire d'un bébé joufflu installé confortablement dans une poussette et que son papa faisait avancer d'une manière tout à fait enjouée. Je dis alors à la maman:

— Puis-je faire un bout de chemin parmi vous?

— Certainement, plus on est de fous, plus on s'amuse et plus le tintamarre aura de chances de parvenir là-haut.

Tout en marchant, nous discutâmes du sujet à l'ordre du jour et surtout de l'organisation et du déroulement de cette manifestation, car c'en était bien une, à ma grande surprise, dans ce quartier résidentiel.

Je pense que pour la plupart des populations, ce genre de rassemblements est signe de bagarres, de désordre et de souffrances. Or, celle-ci se passait en famille et dans la joie. Mon étonnement était grand, bien grand.

# Déménager à pied

Christian Drolet

De la rue Brien à la rue Desmarteau. On transporte toute ma vie. Mon lit, mon père, mes céréales, mes frères, mes balles, mon pyjama, mes sœurs.

Elle s'appelait Rose, une fleur. Elle portait son neuvième enfant. Elle était occupée à finaliser des boîtes dans la cuisine, puis disparaissait dans une chambre d'où provenaient les pleurs d'un bébé. Je déambulais de la chambre des gars aux deux lits superposés à celle des filles, qui se vidait et prenait une dimension démesurée. Les murs apparaissaient plus pâles et plus lumineux, les rideaux étaient emballés. Les lits et les bureaux disparaissaient.

Mon grand frère me prend par la main. On sort.

— On déménage pas loin, me dit Hugues.

— Tu sais où c'est?

— C'est pas loin. Viens, on va y aller.

— Mais on va se perdre!

— Je sais où c'est, ne t'inquiète pas.

La rue poussiéreuse monte en pente douce et en ligne droite devant nous. Derrière, les champs sont généreusement fournis de tiges vertes et jaunes à hauteur de mon ventre lorsque j'y cours, du haut de mes presque cinq ans, vers des jeux de découvertes et de cache-cache. Seulement trois blocs appartements, puis plusieurs maisons unifamiliales de styles différents se côtoient. Toutes présentent des fenêtres laissant aux parents une vue sur nos activités à pied, à vélo, et aussi sur nos chicanes, nos chutes, nos blessures physiques comme nos blessures d'orgueil alors que, battant en retraite pour avoir perdu, on ne s'avoue jamais battu.

Je redécouvre cette rue, ce petit monde qui me semble si vaste. Il me semble aussi qu'on a fait disparaître un voile: elle est plus lumineuse, sa couleur plus vive, je la quitte.

— On pourra revenir ici? dis-je.

— Non, l'appartement va être occupé par une autre famille, me répond mon frère.

— Les McIntosh restent ici?

— Ben oui!

— On ne les reverra pas?

— Viens, je vais te montrer un nouveau parc.

Lavallois, Christian a grandi sur la rue Brien et la rue Desmarteau, dans Laval-des-Rapides. C'est dans ce même quartier qu'il a fait carrière.

• 47,2 % des résident-e-s du secteur dans lequel se trouve Laval-des-Rapides vivent à Laval depuis plus de 16 ans  
• 20,6 % des résidents de ce même secteur travaillent à Laval

# La perle rare

Halima Mostefaoui

Assise au bord de la rivière, au parc des Prairies à Laval-des-Rapides, je contemple mon ancien quartier, Ahuntsic. Ce paysage serein me fait du bien. L'eau de la rivière m'apaise. Plus jeune, dans mon pays natal, je me réfugiais au bord de la baie d'Alger pour me ressourcer. C'est magique, ça ne rate jamais, j'arrive à noyer mon stress, ma peur, mes frustrations.

Qui aurait dit qu'un jour je me retrouverais de l'autre côté de la rive. Je me revois assise au parc Nicolas-Viel avec mes enfants.

De temps en temps, je me retourne pour leur jeter un œil. Oh! Comme le temps passe vite! Yara, ma plus vieille, ira bientôt au secondaire. Les jumeaux Rami et Sami la suivront dans deux ans.

Notre quatre et demie en haut d'un duplex, rue Fleury, est devenu trop petit pour nous. Voilà maintenant quinze hivers que notre propriétaire, madame Monette, nous a adoptés, mon mari Mounir et moi. Et nous l'avons adoptée aussi. Avec la naissance des enfants, elle est devenue Mamie Monette. Lorsque les enfants ont compris qu'on n'avait aucun lien de parenté avec elle, ils étaient déçus. Souvent, les liens d'amitié sont plus forts que les liens de sang.

Madame Monette était généreuse par ses conseils, son ouverture d'esprit et sa douceur. Elle a contribué grandement à faciliter notre intégration dans notre nouvelle terre d'accueil. J'ai trouvé en elle la famille que j'ai laissée derrière moi.

Grâce à elle, j'ai appris à savourer d'autres spécialités culinaires. Maintenant, le pâté chinois, le pouding chômeur, la tourtière ou la poutine font partie des plats que je cuisine avec amour et que les enfants et Mounir dégustent avec plaisir.

Elle m'a expliqué comment utiliser le lave-vaisselle. Ma première expérience avec le lave-vaisselle était désastreuse. À la fin du lavage, les tasses et les verres étaient remplis d'eau. Eh oui, je n'ai pas su placer les verres dans le panier.

J'ai intégré la météo comme sujet de première importance dans mes conversations. D'ailleurs, elle m'avait conseillé de vérifier le bulletin météo quotidiennement, hiver comme été, avant de sortir de la maison. Je ne peux pas compter le nombre de fois où, pendant la première année où nous habitons chez elle, madame Monette a sauvé ma corde à linge des averses du mois de juillet.

On se sentait tellement bien dans notre appartement que l'idée de déménager était inconcevable.

Halima apprécie la sérénité qui émane des espaces verts de Laval-des-Rapides. Elle et les membres de sa famille ont trouvé leur première maison dans ce quartier.

• selon 11,5 % de la population de Laval, la présence de plusieurs espaces verts est un attrait positif de leur ville  
• 20,4 % des propriétaires de Laval résident dans le secteur où se trouve Laval-des-Rapides

# Le bac à sable

Fabienne Scaramiglia

Pour être honnête, au départ, je n'ai pas choisi de vivre à Laval. C'est un concours de circonstances.

Je suis d'autant plus fière que j'y ai planté mes racines maintenant.

Retour en 2014. Ma conjointe et moi habitons un beau cinq et demie à Saint-Léonard, quartier que nous aimons beaucoup. Je suis gravement malade depuis quatre ans et ma conjointe, qui m'a soutenue pendant toutes ces années, a fini par tomber elle aussi malade. Effet collatéral: notre budget ne nous permet plus de payer le loyer. Nous devons trouver une solution, et vite.

Nos prières sont entendues: Franck, notre ancien propriétaire, nous propose un quatre et demie avec un petit loyer: celui de son concierge qui déménage dans une maison de retraite. Nous voilà donc concierges d'un immeuble de onze logements à Laval-des-Rapides.

Parachutage dans un quartier que j'ai fait mien avec le temps. J'y ai fait ma cartographie personnelle.

En face de l'immeuble, il y a le parc Cluny et c'est, pour moi, l'attrait principal de l'appartement. De mon balcon, je vois les saisons défilier au travers des couleurs de la végétation.

Pelouse vert clair, bourgeons.

Pelouse verte avec des plaques desséchées et fleurs au meilleur de leur forme.

Tapis de feuilles d'automne.

Blanc manteau.

Puis, le dégel et le cycle recommence. C'est rassurant!

Dans ce parc, il y a de quoi attirer les sportifs: un terrain pour le football, et un autre pour le basket.

J'entends, les fins de semaine, les partisans des équipes se déchaîner dans les gradins.

Pour que les chiens puissent se dérouiller les pattes, il y a un parc clôturé rien que pour eux.

Et enfin, une aire de jeu pour les enfants avec un bac à sable.

Si Laval était un objet, ce serait ce bac à sable. Un endroit ludique où les enfants s'amuse et fraternisent, construisent des châteaux... Un monde jeune, plein de possibilités, en évolution permanente.

Fabienne et sa conjointe habitent un 4 ½ situé dans un immeuble de 11 logements de Laval-des-Rapides. Elles y apprécient particulièrement la proximité des divers commerces.

- 43,3 % des locataires de Laval résident dans le secteur dans lequel se situe Laval-des-Rapides
- selon 11,5 % des Lavallois-e-s, l'offre commerciale locale est un élément positif de leur ville

# Parole de chat

Renée Thivierge

Je suis Tao, le chat de la maison, et on dit que je suis un mâle dominant. J'habite une demeure du quartier Villeray à Montréal, où logent aussi Le-Père et La-Mère, avec ses deux enfants Grande-Petite-Fille et Blond-Garçon.

Il y a eu une grosse discussion ce vendredi soir entre Le-Père et La-Mère. Le-Père est particulièrement bougon. Il se plaint de cet argent du loyer qu'il faut remettre au propriétaire, et qui est perdu pour toujours puisque la maison ne leur appartiendra jamais. La-Mère écoute, silencieuse. Le-Père parle d'un endroit, appelé Laval, et d'un quartier qui porte le nom de Fabreville. L'un de ses collègues de bureau y habite et ne tarit pas d'éloges sur le lieu en question.

Il est 10 h 54. Le-Père est parti depuis au moins une bonne heure. Tout à coup, la clé tourne dans la serrure. Le-Père est revenu. Si tôt? Cybèle se lèche les babines. La-Mère vient à la rencontre de son époux. «Et puis, demande-t-elle, tu n'es pas resté longtemps?» Un peu penaud, Le-Père finit par lui expliquer qu'il ne s'est pas rendu, qu'il a trouvé que c'était trop loin. Bon! Et fiou! On l'a échappé belle! Moi, cette ville de Laval, ça ne me dit rien.

Mais le samedi suivant, ça recommence. Le-Père a repensé à cet argent gaspillé dans le paiement d'un loyer. Il annonce à La-Mère: «C'est décidé, il faut visiter la maison modèle.» Maison modèle? Pourquoi modèle? La plus chère? La plus belle? Celle qu'on a envie d'imiter? Sais pas. Je n'irai pas, c'est certain. Mais La-Mère, qui ne sort jamais sans moi, me happe par le cou et me prend dans ses bras. «Viens, Ti-Minou. Il faut que tu voies la maison toi aussi.»

\* \* \*

Les années ont passé. J'ai maintenant quinze ans.

À dire vrai, je gambade moins. Je me contente de m'asseoir sur le perron. Les oiseaux? Je m'en tiens à les observer.

Dire qu'il y a tant d'années, je me prenais pour un Montréalais de cœur. Mais ça fait bien belle lurette que je n'en pense plus un mot!

Tao, dit Ti-Minou

Renée, sa famille et leur chat ont emménagé à Fabreville il y a... quelques générations de chats. Deux nouvelles écoles ont, depuis leur arrivée, été construites tout près.

- le nombre maximum d'animaux permis à Laval est de 4, dont un maximum de 2 chiens
- selon 1,9 % des résidents de Laval, la proximité des services pour les enfants y est idéale







## Biographie des commissaires

**Jasmine Colizza** est responsable des arts visuels à la Maison des arts de Laval depuis 2009. À ce titre, elle assure la direction artistique et administrative de la Salle Alfred-Pellan (SAP). Elle a réalisé le plan directeur de la SAP en favorisant, d'une part, l'accompagnement muséologique des artistes et des commissaires et, d'autre part, l'accompagnement des visiteurs. Pour la Ville de Laval, elle a réalisé la politique d'acquisition de la collection d'œuvres d'art mobile et le cadre de gestion de l'art public.

Elle détient une maîtrise en muséologie de l'Université de Saint-Étienne, en France; un D.E.S.S. en médiation culturelle et un Master en communication et culture de l'Université Nice Sophia Antipolis, en France; et un baccalauréat en communication de l'UQAM.

En France, elle a été adjointe au commissaire pour des expositions d'envergure telles que *Chagall, connu et inconnu*, présentée au Grand Palais, à Paris, et a agi comme co-commissaire de plusieurs expositions en art actuel pour un regroupement d'artistes à Nice.

**Julie Alary Lavallée** est historienne de l'art, commissaire indépendante et doctorante en histoire de l'art à l'Université Concordia. Elle s'intéresse à l'impact de la mondialisation sur le milieu artistique et la société, aux modes de collaborations possibles entre acteurs culturels ainsi qu'aux pratiques artistiques mettant en évidence leur processus créatif. Elle occupe actuellement le poste de coordonnatrice générale du centre d'artistes le Studio XX.

**Nicole Thibault** cumule une trentaine d'années d'expérience dans le milieu des arts de la scène et de la diffusion culturelle, d'abord en tant que comédienne, puis comme responsable des communications et de la diffusion. Elle a travaillé notamment en théâtre jeunesse au Théâtre Bouches Décousues, en théâtre de création pour adultes au Théâtre PÂP, puis comme chargée de projets à Réseau Scènes et à Les Voyagements - Théâtre de création en tournée. Depuis 2012, elle est conseillère aux communications à la Maison des arts de Laval et, depuis deux ans, elle est responsable de la programmation théâtre. C'est dans ce cadre qu'elle voit une centaine de spectacles de théâtre et de danse par année. Détentrice d'un baccalauréat en recherche et animation culturelles de l'UQAM (2015), elle complète actuellement un certificat en histoire de l'art à la même université.

# Crédits et remerciements

Cette publication accompagne l'événement d'art actuel de Laval, la *Triennale Banlieue ! Là où se prépare le futur*, commissarié par Julie Alary Lavallée, Jasmine Colizza et Nicole Thibault et présenté à la Salle Alfred-Pellan de la Maison des arts de Laval du 29 juillet au 4 novembre 2018.

**Textes** Julie Alary Lavallée, Jasmine Colizza et Nicole Thibault, Sonny Assu, Béchard Hudon, Catherine Bolduc, La Famille Plouffe, Eveline Boulva, Natacha Clitandre, Parisa Foroutan, Robert Hamilton, Marc-Antoine K. Phaneuf, Emmanuelle Léonard, Julie Lequin, Marion Lessard, Juliana Léveillé-Trudel, Jean-Philippe Luckhurst-Cartier, Rajni Perera, Henry Tsang, Mahmoud Obaidi, Abla Dib, Christian Drolet, Halima Mostefaoui, Fabienne Scaramiglia, Renée Thivierge

**Révision** Mélanie Jannard

**Traduction** Catherine Barnabé

**Design graphique** Jean-François Proulx, Balistique.ca

**Coordination de la publication** Jasmine Colizza, Marie-Ève Leclerc-Parker

**Correction d'épreuves** Julie Alary Lavallée, Jasmine Colizza, Marie-Ève Leclerc-Parker, Nicole Thibault

**Approbation des maquettes** Julie Alary Lavallée, Jasmine Colizza, Nicole Thibault

**Impression** Quadriscan

**Photographies** Guy L'Heureux, Jean-Michael Seminaro (pp. 10, 31, 38, 40, 53, 59, 60, 62, 64) et Catherine Béchard (p. 21)

© Julie Alary Lavallée, Jasmine Colizza et Nicole Thibault, Sonny Assu, Béchard Hudon, Catherine Bolduc, La Famille Plouffe, Eveline Boulva, Natacha Clitandre, Parisa Foroutan, Robert Hamilton, Marc-Antoine K. Phaneuf, Emmanuelle Léonard, Julie Lequin, Marion Lessard, Juliana Léveillé-Trudel, Jean-Philippe Luckhurst-Cartier, Rajni Perera, Henry Tsang, Mahmoud Obaidi, Abla Dib, Christian Drolet, Halima Mostefaoui, Fabienne Scaramiglia, Renée Thivierge pour les textes.

© Sonny Assu, Béchard Hudon, Catherine Bolduc, La Famille Plouffe, Eveline Boulva, Natacha Clitandre, Parisa Foroutan, Robert Hamilton, Marc-Antoine K. Phaneuf, Emmanuelle Léonard, Julie Lequin, Marion Lessard, Juliana Léveillé-Trudel, Jean-Philippe Luckhurst-Cartier, Rajni Perera, Henry Tsang, Mahmoud Obaidi pour les œuvres.

## Éditeur

Salle Alfred-Pellan, Maison des arts de Laval  
1395, boulevard de la Concorde Ouest  
Laval (Québec) H7N 5W1  
450 662-4440  
maisondesarts.laval.ca  
maisondesarts@ville.laval.qc.ca

## *Triennale Banlieue ! Là où se prépare le futur*

ISBN 978-2-9814091-8-8

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2018


Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2018

Remerciements aux partenaires de la Triennale : Art Mûr, Avatar, Bibliothèque Émile-Nelligan, La Pépinière | Espaces Collectifs, Réseau ArtHist, Verticale — centre d'artistes.

La Salle Alfred-Pellan de la Maison des arts de Laval remercie le Ministère de la Culture et des Communications et le Conseil des arts et des lettres du Québec de leur appui financier.

 Salle  
Alfred-Pellan  
ESPACE DE DIALOGUES

 Maison  
des arts  
DE LAVAL

 LAVAL

 Québec

Achévé d'imprimer sur les presses de Quadriscan  
(Montréal, Québec) en septembre 2018



